

**Discours prononcé par M. Marc Ladreit de Lacharrière
pour l'installation de M. Régis Wargnier à l'Académie des beaux-arts
le mercredi 1^{er} février 2012**

Cher Régis

et, de ce jour, cher confrère,

Vous étiez attendu. Vous qui aimez la lumière des stades où il fait toujours beau, vous voici sous cette coupole en majesté où le jour est rendu plus intense par l'éclat des projecteurs. Ici, l'habit prend la lumière comme sur un plateau de tournage, reflet ou miroir de couleurs immortelles. Nous vous attendions depuis votre élection ; vous avez été élu au fauteuil d'un grand cinéaste, Henri Verneuil, mais c'est aussi plus qu'un cinéaste que nous attendions : un créateur, un artiste, et je dirais surtout, un homme de cœur et un homme de bien.

En préface de son film *Le Mépris*, Jean-Luc Godard cite cette phrase du critique André Bazin : « Le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs. » Cette phrase, vous l'avez jugée incomplète et vous y ajoutez un mot qui en précise le sens et donne sa signification à votre œuvre : « Le cinéma, dites-vous, substitue à nos regards *le vrai monde* et le remplace par un monde qui s'accorde à nos désirs. »

D'un mot, vous définissez ainsi la composition subtile de votre vie de créateur, ce que vous appelez *le vrai monde*, que vous distinguez du *monde du cinéma*, celui de vos créations. Du vrai monde ou de l'autre, lequel prend le dessus ? Sans doute les avez-vous placés tous les deux dans ces boîtes noires que nous avons rassemblées aujourd'hui pour vous accueillir au sein de notre Compagnie.

Aussi, grâce à vous, et certainement pour la première fois dans cet amphithéâtre solennel, je vais honorer une tradition du cinéma russe et d'Europe orientale, une tradition que vous avez-vous-même découverte et aussitôt respectée pour votre film *Est-Ouest*. Le premier jour du tournage, on casse une assiette, on en remet un fragment à chacun de ceux avec qui on va travailler, et, le dernier jour, quand tout est en boîte, l'équipe reconstitue l'assiette.

Celle-ci symbolise l'ouvrage dans son entier, ses moments forts, ses déceptions, ses ambitions. Elle figure une histoire, un scénario, l'autre monde dont vous parlez. Mais cette même assiette peut tout aussi bien représenter le vrai monde, le film de votre vie, votre vie pour

l'art, pour le cinéma et tout ce que vous avez voulu incarner, en offrant aux autres cette générosité qui est votre seconde nature.

Alors, brisons symboliquement notre assiette.

Lumière ! La première scène date de 1948. Une formidable année de création cinématographique, un feu d'artifices de talents. L'année de *Dédé d'Anvers* et des *Amants de Vérone*, celle de *Jour de fête* et de *l'Aigle à deux têtes*, du *Voleur de bicyclette* et de *la Dame de Shanghai*, du *Massacre de Fort Apache* et de *la Dame au manteau d'hermine*, sans oublier ce drame ultra-romantique des *Chaussons rouges*... C'est un peu le défilé du cinéma français, italien, britannique, américain dans ce qu'il a de meilleur.

Et vous voyez le jour cette année-là, le 18 avril 1948, l'année des Cayatte, Allégret, Tati, Cocteau, De Sica, Ford, Lubitsch, Orson Welles. Tous ces géants que vous découvrirez, les uns après les autres, quelques années plus tard, durant les séances du jeudi après-midi au cinéma de votre quartier.

Votre père est officier de l'armée française. Il a vécu le désastre et votre mère la solitude, vous êtes le fils du retour. Du drame de la séparation qu'ont vécu vos parents, du chaos sentimental, de la force de la vie, vous vous inspirerez un jour, quand vous aurez quarante-cinq ans, et que votre mère aura disparu, pour écrire votre film *Une femme française*. A l'époque, l'Allemagne est dévastée par les conséquences de ses propres folies ; elle est occupée par quatre armées étrangères et, dans les bagages de votre père, vous partez pour la zone d'occupation française. Votre nourrice parle l'allemand.

Après l'Allemagne, l'Indochine, après l'Indochine, l'Algérie. Pour votre père, un traumatisme suit l'autre, pour votre mère un déchirement, pour vous une absence. Votre refuge c'est le cinéma. Déjà. Le lycéen, puis l'étudiant en lettres classiques à Nanterre est avant tout un fanatique de cinéma, en cette fin des années soixante où la jeunesse est en ébullition. Pour vous, Hérodote et Thucydide sont des héros de films. Et pourquoi ne pas pousser plus loin en mariant les études et la passion, pourquoi ne pas faire l'IDHEC – l'Institut des Hautes Études Cinématographiques ? Mais l'IDHEC est fermé, pour cause de révolution. Alors, faute de mieux, on fait de la photo, par goût de l'image et pour apprendre.

En bas de chez vous habite un régisseur. Un professionnel du cinéma. Ce régisseur s'appelle Nanar et il travaille pour Claude Chabrol ; il a un « boulot » pour vous. À vingt ans, la chance tend la main. Chabrol tourne « *la Décade prodigieuse* », avec des stars qui ont pour noms Michel Piccoli, Anthony Perkins, Orson Welles, Marlène Jobert. Le metteur en scène a besoin de « doublures lumière ». Que rêver de mieux ? La doublure lumière, c'est la doublure

de l'acteur, qui accède au plateau pour les réglages techniques : il joue l'acteur, il a sa taille, fait le même parcours que lui, avant lui, dans le décor, il entre en scène comme lui.

Vous voilà, sous la lumière des projecteurs, dans l'œil de la caméra. Doublure de Piccoli, puis doublure de Belmondo, oui de Belmondo ! Chabrol vous emmène partout. Et vous gravissez la hiérarchie du métier : premier assistant, deuxième assistant, assistant caméra. Un jour, enfin, on vous nomme régisseur, l'homme qui s'occupe de tout, de l'intendance et de l'organisation. En quelques années, vous gagnez en expérience bien plus et bien mieux qu'en autant d'années à l'Institut des Hautes Études Cinématographiques.

Après Chabrol, ce fut Jacques Perrin, Schlöndorff, Francis Girod, Patrice Leconte, Jean-Pierre Denis. Les années passent. Trop vite.

À quand le premier film ? Il a attendu que vous ayez trente-sept ans. Un long mûrissement. Celui de l'écriture, de l'étude de la musique, de la connaissance des images. Ce premier film avait grandi en vous, lentement, jusqu'à s'imposer à vous. Vous direz, en manière de confiance : « Je me suis trouvé tard... ». Ce film, vous lui donnez un titre chargé de sens, *La Femme de ma vie*, c'est un film sur l'amour de la musique et la musique de l'amour, comme vous le dites. Vous le réalisez en 1986. Et vous savez déjà réunir un quatuor magique, Jane Birkin, Dominique Blanc, Jean-Louis Trintignant, Christophe Malavoy. Dominique Blanc vous écrit un mois après la fin du tournage et elle a ces mots d'une sincérité rare : « Que ce film soit beau Régis ! Qu'il bouleverse, qu'il fasse frissonner et rire, saisisse d'émotion et trouble tout entier. Parce que tu es quelqu'un de rare, rare d'exigence, rare de perfection et de passion. Parce que tu aimes véritablement tes acteurs. Parce que tu les fais renaître et qu'ils s'en émeuvent encore un mois après, et toujours certainement. »

Thème du film, le musicien virtuose qui tombe dans l'alcoolisme, révélateur de tous les paroxysmes. La musique est une manière de raconter l'histoire de vos personnages – et elle vous autorise toutes les audaces.

Vous avez trouvé là une exceptionnelle justesse de ton : ce film vous vaut un César de la meilleure première œuvre. Succès qui vous entraîne dans l'écriture et la réalisation, sur un timbre analogue, du film suivant, *Je suis le seigneur du château*, bâti sur une musique de Prokofiev. « Il suffit de l'écouter pour que les images viennent » – et ici elles montrent le duel à mort de deux enfants.

Ces deux films forment un prologue. Ils n'ont consommé que des budgets modestes. L'opéra est à venir. Il va exiger, lui, un gros budget, et beaucoup de travail. L'idée de ce film est née, si j'ai bien compris, de votre rencontre avec un jeune producteur qui rêvait d'une *Madame Butterfly*, adaptée pour le Vietnam des années trente, avec un officier français et une

princesse vietnamienne. Le producteur ne dit pas « Vietnam » mais « Indochine ». Et à ce mot d'Indochine, vous voilà emporté, séduit, conquis, cette Indochine dramatique qui avait appelé votre père officier, cette Indochine romantique qui a fait basculer tant de destins, cette Indochine mythique, traversée de part en part par le Mékong, fleuve que vous chérissez parmi tous car il a su, je vous cite, « trouver son chemin, dessiner les paysages », et car sa lente descente se révèle sensuelle ou poétique. Vous aimez l'océan et ses côtes, qu'elles soient bretonnes ou vietnamiennes, mais plus encore les fleuves qui, dites-vous très justement, « représentent un lien entre les pays et les civilisations ».

Et vous vous mettez à l'ouvrage, en ayant demandé à deux romanciers, Erik Orsenna, aujourd'hui votre confrère de l'Académie française, et Louis Gardel, ainsi qu'à une scénariste, Catherine Cohen, de s'associer à vous pour la rédaction du scénario. La maison de campagne, louée pour l'occasion, résonne toute entière de cette histoire en construction, mille fois imaginée de mille façons différentes. Mille fois détruites aussi, mais pour finalement exister, et de la plus belle des manières qui soit. Il faut que ce soit un opéra de rêve, un *Autant en emporte le vent* à la française, dans le labyrinthe de la Baie d'Along. Encore fallait-il une reine dans cet opéra, et un jeune lieutenant de vaisseau aussi beau que la marine.

Vous allez chercher Catherine Deneuve et Vincent Pérez. « La digne beauté d'une planteuse de caoutchouc » – « Catherine Deneuve, direz-vous, est apparue, superbe, pudique, tout le monde avait le trac de tourner avec elle. Elle se préparait depuis plusieurs mois. » Vous dites aussi : « Elle s'est littéralement jetée dans le film. Elle voulait s'impressionner elle-même, m'impressionner et impressionner les autres. »

C'était beau. Et elles furent épuisantes ces longues journées de tournage, au Vietnam, puis en Malaisie. Est-ce au cours de ces si difficiles semaines qu'est née votre passion pour le thé ? Aujourd'hui encore, cette boisson millénaire aux vertus énergisantes rythme vos journées. Et il vous en aura fallu de l'énergie et de la persévérance pour surmonter les difficultés du tournage ! Un jour les figurants, quasi affamés, s'en vont avec les sacs de riz prévus pour un plan ; un autre, c'est un décor qui s'envole, soufflé par un ouragan. Mais au bout des efforts, quel hommage !

Le film sort au printemps 1992. Il soulève une vague d'éloges qui vous transporte pendant un an, afin de le promouvoir partout dans le monde, de l'Australie à l'Argentine, mais d'abord en Amérique, La Mecque du septième art, avec vos allers-et-retours à Los Angeles, Hollywood, les nominations aux Golden Globes, le succès et la soirée aux Golden Globes, puis la nomination aux Oscars et la soirée de rêve aux Oscars... L'oscar du Meilleur film étranger, et celui de la meilleure actrice pour Catherine Deneuve. Un oscar remis par Glenn Close !

Inoubliable bien sûr. Combien de films français ont-ils eu depuis un tel palmarès ? Votre bonheur est immense. Vous le partagez naturellement, avec votre ami, votre soutien constant et fidèle, Bertrand de Labbey. Cette année de promotion est vécue avec un emballement tel qu'il vous interdit quasiment de travailler.

Deux ans après cette année extraordinaire, voici *Une femme française*, cette histoire personnelle, intime, intense. Mais cette fois, la critique est terrible, elle ne veut pas comprendre ce somptueux mélodrame interprété par Daniel Auteuil et Emmanuelle Béart. Béart après Deneuve et Birkin ! « Le film, dites-vous en tirant la leçon de cet accueil détestable, a été vu en deux temps. D'abord la beauté et puis, sous la beauté, quelque chose qui a saisi le spectateur et l'a mis à mal – il ne me l'a pas pardonné. Emmanuelle Béart a joué le jeu, nous nous sommes brûlés tous les deux, mais nous n'avons aucun regret. »

L'échec est-il si dur à supporter après le succès mondial précédent ? Alors coupez ! Silence. La remise en question, c'est du travail. Quatre années de travail pour l'œuvre suivante. L'Histoire ne vous quitte pas, vous la retrouvez une fois de plus au milieu de ces terribles années quarante et en pleine Russie stalinienne. Un destin tragique à nouveau, celui de ces émigrés russes à qui Staline a fait la promesse de leur offrir, à leur retour dans la mère patrie, la nationalité et l'amnistie et qui vont être au contraire atrocement bernés et enchaînés.

Pour le scénario d'*Est-Ouest*, vous vous êtes de nouveau tourné vers votre ami Louis Gardel, qui écrit en compagnie de deux écrivains russes, afin de respecter au plus près la reconstitution de la vie quotidienne à l'époque – reconstitution que vous avez voulue minutieuse. Et pour interpréter ce drame si puissant, si dépouillé, une Sandrine Bonnaire bouleversante dans le rôle d'une jeune Française qui a épousé un émigré russe trahi, cependant que Catherine Deneuve revient avec son aura personnelle consacrer le moment d'espérance et de liberté qui conclut le film. « Il est le film préféré par beaucoup de mes proches, dites-vous ; c'est peut-être mon plus beau film. »

La critique accompagne, en 1999, cet « hommage émouvant à ces sacrifiés de l'histoire que ses acteurs font revivre si brillamment, évitant à leur sacrifice inutile un oubli qui, pire qu'une faute, serait un nouvel assassinat... »

Depuis *Indochine*, à travers le regard lumineux de vos interprètes et la musique qui rythme le jour, la nuit, la mer, vous ne posez en définitive qu'une question : d'où vient la grâce ?

Belle question qui parcourt votre œuvre et à laquelle vous allez peu à peu apporter ses éléments de réponse.

D'où vient la grâce ?

Il y a bien évidemment celle des femmes de votre vie, vos interprètes. Dominique, Jane, Catherine, Emmanuelle, Sandrine, Kristin, autant d'actrices exceptionnelles qui comptent parmi les plus belles du cinéma français et dont vous avez su sublimer le talent et l'insolente féminité, grâce à votre sensibilité et votre finesse. Ces qualités de direction et de mise en scène, comment ne pas les mettre en parallèle avec cet autre métier que vous admirez tant, celui de chef d'orchestre ? Comme eux, « vous devez séduire, convaincre, fédérer, veillez aux détails et aux grandes courbes ». La musique vous accompagne au quotidien, professionnellement et personnellement, et c'est là aussi, source de grâce.

Il y a aussi la grâce qui naît de votre engagement. Celui-ci est une part de vous-même, vous allez le révéler en 2005.

Il y a certes les honneurs et la consécration. Vous en savez quelque chose. Cette année-là, vous faites partie du jury du festival de Cannes, présidé par David Lynch, et auprès de vous figurent aussi bien Sharon Stone que Michelle Yeoh – la future *Lady*. De même, vous vous êtes bien amusé lorsque Brian de Palma vous a fait jouer votre propre rôle de metteur en scène de Sandrine Bonnaire dans son film *Femme fatale*.

Mais si vous vous révélez en 2005, c'est parce que vous traduisez sur la pellicule une forte plaidoirie pour la liberté et la dignité des hommes. C'est un apologue que vous filmez, une vraie réflexion philosophique et morale, en emmenant dans l'Europe de la fin du XIXe siècle un couple de pygmées d'Afrique australe que l'on montre dans les foires comme des bêtes curieuses et qui sont pourtant des hommes doués d'intelligence, de sensibilité, d'imagination à l'égal de ceux qui portent sur eux un regard surpris ou méprisant. Une fable sur la civilisation que vous appelez *Man to man*, une leçon d'homme à homme.

Et, pour confirmer cet engagement, vous acceptez la proposition du ministère de l'Education nationale de présider le jury d'un concours de films vidéo intitulé « Pour un autre regard ».

En 2007, c'est à un tout nouveau genre que vous vous mesurez en réalisant *Pars vite et reviens tard*, polar adapté du roman éponyme écrit par Fred Vargas. L'occasion pour vous de filmer tout en noirceur un Paris inquiétant en proie au retour de la peste, et pour le spectateur de découvrir José Garcia et Michel Serrault, deux générations d'humour à la française, camper des rôles inhabituellement sombres. *Pars vite et reviens tard*, sorti pour les 79 ans de Michel Serrault est aussi l'une des dernières apparitions de ce comédien exceptionnel.

D'où vient la grâce ?

Certainement des hauts-plateaux éthiopiens, ou des plaines marocaines, inlassablement parcourues par des athlètes hors normes, héros méconnus auxquels vous avez consacré le documentaire *Cœur d'athlète* en 2003.

Kénénissa Békélé, Haïlé Guébréssélassié, Hisham El Gerrouje, autant de noms mythiques qui résonnent aux oreilles du passionné d'athlétisme que vous êtes. L'athlétisme, dites-vous, c'est « le contraire des sports de pays riches : on court pour chasser, pour attaquer, pour se défendre. L'athlétisme restitue ce qu'il y a de premier chez l'homme : l'instinct de survie et le geste ». Si vous aviez dû pratiquer un sport en compétition c'eut d'ailleurs été le 1500 mètres : cette course, longue comme un court-métrage, possède selon vous « une vraie dramaturgie ».

Vous étiez avec votre caméra sur le stade Charléty pour les Mondiaux d'athlétisme en 2003. Cela vous a impressionné et vous y revenez à un moment précis, avec en tête un titre qui dit l'essentiel : *La Ligne droite*, sorti en mars 2011. Ce que vous admirez chez les athlètes, c'est « l'engagement, le but, l'énergie, le travail, la rigueur, le point au bout de la ligne droite et, peut-être, la victoire. » Mais il y a plus encore dans votre récit : « Le vrai thème de la *Ligne droite*, c'est la résistance, le combat, contre le mauvais sort, comment remonter la pente après un événement dramatique, voire tragique. » Et vous ajoutez : « Je pense que c'est en soi qu'il faut aller chercher. »

La grâce, c'est cela.

Vous sortiez d'une séquence difficile, d'un film qui n'avait pas pu se faire, alors qu'il vous tenait à cœur. Vous avez en effet été confronté à l'interdit. Dans votre film, il y était question de pouvoir et de discrimination : le ministre de l'Intérieur, interprété par Christian Clavier s'y retrouvait expulsé de France, sans papier, sans portable. L'idée n'a pas plu au plus haut niveau de l'État et il n'a pas pu se faire faute de financements, faute de soutien. Vous vous êtes trouvé « en état d'urgence de travailler », et *la Ligne droite* s'est imposée. Ce devait être un film très solaire, avec beaucoup de lumière, parce que dans les stades, lorsqu'il fait beau, « il y a toujours beaucoup de lumière », une grâce particulière pour raconter l'aventure du jeune Yannick, qui a perdu la vue dans un accident, et qui va se reconstruire grâce à la course, avec Leïla, qui, elle, sort de prison. Un handicap au secours d'un autre. Et voici Rachida Brakni avec Cyril Descours. C'était toujours un autre regard, d'autres saisons du cœur.

Ce film, sincère et audacieux, est à l'image de votre carrière, au cours de laquelle vous n'avez jamais cessé de mettre en scène les sentiments. Comme l'a joliment écrit Jean-Pierre Lavoignat, qui siège à vos côtés au jury du Prix de photographie de l'Académie des beaux-arts, dont je suis à l'initiative et auquel vous m'avez fait l'honneur de participer : « au-delà des

images, il y a toujours dans vos films quelque chose qui vit, quelque chose qui vibre, un cœur qui cogne ».

Me voici parvenu au terme provisoire de votre parcours. Voici quasiment reconstituée l'assiette brisée au début de cette narration. Il manque pourtant un ultime fragment. Sans doute le plus intime, le plus secret. Cette grâce, pour reprendre le mot, que vous aimez découvrir dans le regard, les gestes, l'affection des gamins et des filles des lycées des cités qui viennent, à travers le programme Égalité de chances de la fondation Culture et Diversité, se présenter à vous.

Ils viennent vous voir dans les anciens studios de cinéma de Pathé, rue Francoeur à Paris, où vous avez installé vos plateaux de tournage de tuteur et de pédagogue, là où vous présidez le jury d'admission aux ateliers de préparation du concours de la Fémis, l'école nationale supérieure des métiers de l'image et du son. École qui a pris la suite de l'IDHEC, l'institut disparu et resté enfoui au fond de votre mémoire. École qui fait vibrer ces jeunes gens en leur donnant de l'espoir.

Et vous y êtes d'un dévouement, d'une fidélité, d'une présence qui suscitent l'admiration. Ces enfants des cités, vous les aimez et ils vous le rendent bien. Le comité de la fondation Culture et Diversité, c'est une réunion chaque mois pour faire le point sur les projets, les concours, et les progrès accomplis. Vous n'en manquez pas un. Le relais que se transmettent les athlètes sur la piste des stades, dans la ligne droite, c'est votre philosophie de l'existence. Vous aussi vous avez voulu transmettre à ces jeunes ce que la vie vous a donné à travers le cinéma.

Vous le faites avec une très grande sensibilité, une humanité si attachante, une délicatesse extrême, qui sont les traits de votre personnalité. Permettez-moi de vous dire que ce sont-là, outre la richesse des talents que j'ai rapportés, les raisons pour lesquelles nous sommes fiers de vous accueillir parmi nous.

Un mot encore, le mot qui précède le silence et le noir, sauf sous cette coupole, ce mot le voici, il est de vous : qu'est-ce qu'aimer ? « Aimer, c'est plaire, vouloir plaire. Vouloir plaire, c'est séduire. Se montrer sous son meilleur jour. Travailler, être inventif, intelligent, audacieux, plaisant, brillant, fort... »

D'un mot, vous avez tout dit.